

QUESTIONS ET RÉPONSES

ENFANT ARRIÉRÉ

Ma femme a dans sa classe un gosse de 9 ans qui est un arriéré. Il ne sait pas encore lire et ne compte pas plus de 5 à 6 objets.

Quand il a commencé de venir en classe, ma femme n'employait pas encore la méthode globale. Pendant toute l'année, il n'arriva pas à distinguer i, u.

Depuis l'an dernier, avec la méthode globale, il a appris un grand nombre de mots. Nous espérons arriver à lui apprendre à lire avant qu'il quitte l'école. Depuis Noël, il est au « point mort », ne fait plus de progrès et ne manifeste plus aucune activité volontaire.

Nous avons écrit à Paris, à la Société pour l'instruction des enfants arriérés. M. Debray, directeur pédagogique de cette institution, nous a répondu longuement. Il attribue notre insuccès à la méthode globale « utilisable seulement lorsque les facultés mentales sont suffisantes. Excellente pour les sourds-muets qui ont la mémoire et l'attention visuelles excessivement développées. Mais apprendre à lire aux arriérés, au moyen du globalisme, équivaut à demander à des culs-de-jatte de courir à ventre à terre ».

C'est la condamnation de la méthode globale pour tous les enfants qui ne sont pas très attentifs.

Il nous conseille la phonimie et ajoute qu'il est indispensable d'utiliser la méthode phonimique (chez Belin) associée au livre de Jolly : *La lecture en riant*.

Il dit cependant que l'intérêt doit tout dominer et — la lecture mise à part — son enseignement est basé sur les méthodes actives.

Je vais essayer de faire admettre cet enfant dans une école spéciale.

Mais cela ne résout pas le problème posé : savoir si la méthode globale convient ou non aux enfants arriérés et surtout aux élèves de nos classes qui n'ont pas une attention visuelle suffisante.

Ne crois-tu pas qu'il faudrait poser ce problème dans *L'Éducateur*, afin que les camarades qui emploient la méthode globale intégrale et qui ont réfléchi aux multiples questions qu'elle soulève, donnent le résultat de leurs observations. — ROCHE, à Simiane (B.-A.).

*
**

Naturellement, nous serons heureux de voir s'instituer dans *L'Éducateur* un débat sur le cas signalé par nos amis Roche.

Je commence donc en donnant mon point de vue. Je tâche de raisonner avec un bon sens maximum, dépouillé le plus possible de tout vice scolastique.

D'abord, il faudrait bien se mettre d'accord sur les termes et sur leur portée. S'il s'agit seu-

lement de lecture globale, c'est-à-dire d'un procédé comme les autres, pour apprendre à lire aux enfants, alors les observations de M. Debray peuvent être justifiées. Si votre enfant manque de vitalité, s'il n'a ni l'alimentation, ni l'air, ni le soleil qui donneraient à ses jambes, à ses bras, à ses reins, la vigueur nécessaire pour poursuivre ses expériences tâtonnées qui le mèneraient immanquablement, et en un temps record, à la marche normale, des spécialistes peuvent venir qui, par un traitement spécial des jambes et l'appoint d'appareils de soutiens et d'exercices, permettront à l'enfant d'apprendre à marcher tout de même. Ils marcheront, mais ils n'en seront pas moins de pauvres malades ou des demi-infirmes qui savent marcher, mais sont incapables de vivre. Alors qu'un traitement naturel, l'alimentation saine, l'air et le soleil auraient permis d'atteindre sûrement le résultat. Mais encore fallait-il ces éléments. Si on ne peut les avoir, les remèdes des médecins peuvent, en effet, être un moindre mal.

La lecture globale est ce remède moderne. Nous parlons, nous, de lecture naturelle, qui supporte une riche expérience tâtonnée dans tous les domaines, avec des techniques et des outils de travail qui font briller le soleil. Mais encore faut-il qu'on puisse techniquement permettre ce travail et faire briller le soleil.

Sommes-nous sûrs qu'ainsi l'enfant apprendra à lire ? Comme nous sommes sûrs qu'il apprend à marcher... Voyez les mamans ! Sauf s'il y a une cause physiologique grave : infirmité, rachitisme, etc... Auquel cas le remède naturel n'est point dans un changement de méthode de lecture mais dans les soins physiologiques.

Le cas cité par Roche, illustre justement ce raisonnement. Nos camarades reconnaissent de grands progrès dus à la lecture globale. Puis, brusquement, arrêt. La cause en est simple et absolument indéniable. Il y a eu là une cause physiologique, un arrêt de vitalité. (L'enfant, dit Roche, ne manifeste plus aucune activité volontaire). Un bon traitement physiologique, naturel de préférence, aurait redonné du tonus vital et les progrès normaux et inévitables auraient continué.

Je sais bien que Roche pourrait nous dire qu'il n'a pas le loisir, comme nous l'aurions dans notre école, de prendre l'affaire par le bon bout. Mais l'essentiel est de voir clair et de ne pas prendre pour des normes ce qui n'est qu'une grave erreur de compréhension de la vie.

Je demande aux camarades de ne pas oublier ces considérations lorsqu'ils discuteront des questions posées par Roche, et de ne pas s'égarer à nouveau dans des considérations scolastiques stériles qui ne sont des progrès que par rapport à d'autres erreurs, mais dont il nous serait facile, par des exemples précis, de montrer aussi toute la vanité. — C. F.

REMARQUES sur l'observation de M^{me} DELAGE

Bucy-les-Pierrepont a, en effet, pour correspondant La Prévôtterie, et des feuilles de vie sont échangées entre les deux petites classes. Je tiens à faire remarquer à Mme Delage que nos petits apprennent à lire *uniquement* avec la méthode globale, alors que les siens apprennent avec une méthode quelconque, tout en imprimant. Nous utilisons un c. 24, Mme Delage a un corps 12. Là est toute la question. Nous n'avons jamais constaté une rérudescence dans la confusion entre certaines lettres depuis que les petits travaillent en lecture globale vivante. Il y a des erreurs parfois dans un texte, la faute en est à la maîtresse et non à l'enfant qui a cru mettre b parce qu'effectivement il a lu b quand il avait un d inversé. Erreur absolument sans gravité et que l'enfant ne reproduit jamais sur son cahier. Que Mme Delage se rassure, en méthode globale, nos enfants ne font pas pire qu'avec une méthode périmée. Ils lisent et écrivent des pages de leur vie qui donc les intéressent et font bien peu d'erreurs. Le tout est de travailler avec la Vie et dans la Vie.

Jean FLAMANT. Bucy-les-Pierrepont (Aisne).

*
**

De X... :

J'ai l'intention d'acheter un appareil de projection fixe. Les prix publiés dans L'Éducateur arrêtent mon choix sur les marques Stopkïd ou Fixus-Film Junior.

Ces appareils donnent-ils un rendement suffisant ? Peuvent-ils passer n'importe quelle marque de films ?

De qui et comment peut-on obtenir une subvention et de quel ordre serait-elle ?

La vogue de la projection fixe a été renforcée ces dernières années par l'absence presque totale d'appareils et de films de projection animée. Je l'ai dit bien des fois : la projection fixe n'est qu'un ersatz de cinéma. Mais, comme tous les ersatz, elle risque, dans les périodes de pénurie, de faire fureur.

Il y a de très nombreuses marques d'appareils. Mais la concurrence est telle que nous renoncerons peut-être en octobre à nous occuper de ce rayon. En général, tous les appareils en vente donnent satisfaction : les plus chers sont en général plus lumineux et chauffent moins. Pour la subvention, les maisons elles-mêmes donnent toutes indications.

Quant à nous, nous voudrions reprendre et poursuivre d'autres réalisations : film fixe 16^{m/m}, épidiSCOPE, cinéma scolaire.

De HECQUET-R. (P.-de-C.) :

Puisque les critiques sont bienvenues, en voici une : je ne vois, sur le compte rendu du Congrès de Toulouse, aucun mot sur les écoles à classe unique. N'en aurait-on pas parlé ? Je sais qu'on n'a pas pu tout y aborder, mais pourtant, il me semble que c'est une chose importante, puisqu'elles sont si nombreuses. Les problèmes que pose ce genre de classe sont nombreux et pas souvent faciles, depuis l'emploi du temps jusqu'au chant et à l'éducation physique... Je sais qu'il y a la commission « Classes uniques » et espère en faire partie l'an prochain, car jusqu'à maintenant je me suis demandé où j'aurais trouvé le « si peu de temps soit-il » à lui consacrer.

Nous demanderons à de nombreux jeunes de participer au travail de la commission. Le problème des classes uniques est un des plus difficiles de la pédagogie française, mais il est un de ceux aussi où nos solutions seront les plus profitables. Nous insistons toujours sur le fait que l'organisation du travail a au moins autant d'importance que l'étude séparée des diverses disciplines. Nous travaillons à parfaire cette organisation par les plans de travail, les fiches, les fiches autocorrectives, le travail d'équipe, les brevets. Nous préciserons tout cela au cours de l'année prochaine. Et s'il en est qui restent sceptiques devant nos innovations, nous leur demanderons si, par le verbalisme, ils ont mieux résolu les problèmes graves de l'école à classe unique que par les techniques qu'il nous reste à mettre au point.

*
**

De LECHEVALLIER (E.-et-Loir) :

Je pense aussi que l'éducation est une technique et non pas un art comme je l'ai lu dans des livres d'École Normale. Je pense aussi que chaque éducateur doit bénéficier de l'expérience, des expériences de ses aînés. (J'espère d'ailleurs que bientôt nous aurons en Eure-et-Loir un groupe d'Éducation Nouvelle).

Mais ne crois-tu pas qu'il y a des éducateurs nés, des hommes qui attirent l'enfant et qui donnent à leur classe un cachet particulier ?

Ne crois-tu pas que l'éducateur-historien, l'éducateur-naturaliste, l'éducateur-poète (pourquoi pas) développeront plus facilement dans leur classe le goût de l'histoire, des sciences, de la poésie ?

L'éducation est tout à la fois une technique et un art, comme le sont ou devraient l'être les techniques les mieux liées au devenir de l'homme. Pensez à la technique des cathédrales qui n'a été qu'un des éléments exaltants de l'Art.

Nos techniques donc doivent conduire à l'Art, et il serait indispensable qu'elles soient animées comme les équipes des cathédrales, par des éducateurs qui sachent s'élever au-dessus du train-train journalier pour faire « briller le soleil ».

L'éducation traditionnelle ne préparait certes

pas à cette fonction. Selon la boutade d'Alain, elle obligeait les futurs maîtres à s'appesantir sur les disciplines qui ne les intéressaient pas de façon à développer leur encyclopédisme et à former leur volonté. Nous voudrions, nous, que nos élèves excellent dans quelque direction où ils prendraient la tête du peloton, qu'ils soient peintres, poètes, graveurs, calculateurs, jardiniers ou classeurs. Ce qui suppose de même des éducateurs qui excellent eux aussi dans l'une quelconque de ces directions. D'où la nécessité de susciter l'éducateur historien, l'éducateur naturaliste, l'éducateur poète, l'éducateur calculateur... Nous aurons les maîtres d'élite qui excelleront dans toutes ces disciplines, ce qui est l'idéal. Mais n'excèleraient-ils qu'en l'une d'elles, ils porteraient en eux cette étincelle de vie qui est seule susceptible d'animer des destinées et de former des hommes capables de marcher hardiment vers l'avenir.

Nous contribuons d'ailleurs, au sein de notre Institut, à faire renaître et à exalter ces personnalités. On trouve chez nous toutes les spécialités et tous les spécialistes. Mais encore faut-il éviter de cultiver les spécialités pour les spécialités. Il nous faut, comme à tous les spécialistes des bâtisseurs de cathédrales, l'atmosphère de l'équipe que domine et dépasse un idéal digne de pousser l'homme à déborder sans cesse sa spécialité pour l'intégrer à la vie.

**
*

De X... :

Je connais la C.E.L. depuis à peine deux ans. J'ai acheté l'imprimerie et toutes les éditions à peu près de ma poche. J'ai pratiqué cette année la correspondance régulière. Dans ma classe, je pratique le plus possible les techniques de l'École Moderne. J'ai fait le versement de coopérateur d'élite. Je n'ai encore pu collaborer à aucun travail coopératif parce que ma classe à tous cours m'a trop demandé de travail jusqu'à maintenant, mais je compte bien faire quelque chose dans l'avenir.

Tout cela pour te prouver mon attachement sincère à la C.E.L.

Cependant, quelque chose me tracasse. Je suis catholique et je me demande parfois si je suis à ma place au sein de la C.E.L., par exemple, quand tu dis, dans L'Éducateur n° 17, à propos de l'enseignement libre : « l'école que vous combattez ».

Je veux bien qu'il y ait entre les deux écoles une saine concurrence, une émulation réciproque, et faire tout mon possible pour que l'école laïque que je sers vienne en première ligne. Mais si tu parles de combattre, il y a l'idée de destruction que je ne peux pas accepter.

J'avais l'intention d'assister au stage de Cannes, du 26 au 31 juillet. Dis-moi si tu penses que je puisse m'y sentir à l'aise malgré mes convictions religieuses.

C'est toute la question de vraie laïcité qui est à nouveau posée par le camarade.

Nous sommes foncièrement laïques dans nos stages, comme à l'école. Chacun de nous se présente, discute et travaille avec son tempérament, sa conscience et sa bonne volonté. Il n'est pas nécessaire que nous nous ressemblions tous pour travailler fraternellement. L'essentiel, c'est que nous poursuivions tous, très loyalement, les mêmes buts éducatifs et sociaux de libération, de réalisation et d'exaltation des individus.

Le camarade peut venir au stage. Il y sera à sa place. Il n'y sera sans doute pas le seul instituteur catholique et nous pourrions lui donner des adresses de camarades catholiques qui, au cours du dernier stage, ont pris souvent dans les discussions une place de premier plan, et qui nous restent d'ailleurs toujours aussi dévoués.

Le seul point possible de friction serait celui de la lutte entre écoles concurrentes. Il n'en sera qu'accidentellement question au stage.

Il n'en sera pas de même au prochain Congrès de l'an prochain, à Angers. Il serait souhaitable que les instituteurs catholiques des régions religieusement calmes suivent de près les luttes que soutiennent, dans leurs écoles laïques, même s'ils sont catholiques, nos collègues de l'ouest sans cesse battus par la marée antilaïque pour défendre le droit des enfants à une instruction qui ne soit pas un asservissement.

**

Tu me demandes comment j'ai pu obtenir en lino des caractères d'une netteté de tracé étonnante ; j'hésite un peu à te faire savoir comment j'ai procédé, car il n'y a rien qui vaille la peine d'être communiqué aux collègues par l'intermédiaire de *L'Éducateur*.

Jugeant pour moi impossible de réaliser des caractères suffisamment nets avec les outils à graver le lino, je me suis simplement contenté d'une lame de rasoir fixée entre deux petites plaquettes de bois et d'un autre morceau de lame cassée en biseau. Pour découper les lignes droites, enfoncer la lame obliquement dans le lino, afin de donner plus de solidité à la lettre. Pour les lignes courbes, se servir de la lame cassée en biseau. Suivre les traits en tenant la lame toujours obliquement. Ce procédé, excessivement simple, a l'avantage d'être très rapide.

Au sujet de la carte lumineuse. — Pour les camarades pauvres en bois, la carte lumineuse, indiquée par notre camarade Babault dans *L'Éducateur* n° 10, est réalisable sans la moindre petite planchette. Il suffit de remplacer les pointes par des attaches parisiennes. Dans le tableau où les villes sont classées par ordre alphabétique, il suffira de rabattre un seul côté de l'attache parisienne, l'autre servant à enfiler la boucle dénudée.

BOUQUERIL.